enfin qu'il y a une confusion p. 63 entre *utopie* (espace où s'accomplit la performance) et *atopie* (non lieu).

On l'aura constaté, ces remarques concernent essentiellement la forme du livre. Tel quel, ce manuel reste une bonne initiation, en arabe, à la narratologie.

Jean FONTAINE
(I.B.L.A., Tunis)

Dirāsāt fī l-qiṣṣa al-ʿarabiyya. Beyrouth, al-Abḥāṯ al-ʿArabiyya, 1986. 14,5 × 21,5 cm., 270 p.

Ce livre contient les treize communications du colloque, tenu à Meknès du 22 au 26 mars 1983, sur la nouvelle arabe. Il rassemble les noms des critiques à la mode, exception faite de ʿAbd al-Munʿim Tillīma et Sīza Qāsim, cités cependant parmi les références. Cinq exposés sont théoriques. Les huit autres sont des applications.

Muḥammad Barrāda (p. 7-20) pose les problèmes d'ensemble sans éprouver le besoin de s'attarder à l'histoire (pour ce faire, voir Charles Vial, *EI*², V, 1980, p. 184-190). C'est la nouvelle arabe depuis les années cinquante qui l'intéresse (al-Ḫarrāṭ, Firmān, Yūsuf Idrīs). La critique doit dévoiler ce qui est caché, à travers une lecture plurielle qui permet de retrouver la société à travers la langue, les symboles, les formes. L'auteur, à ce propos, regrette la prédominance de la masculinité, d'où le manque de diversification. Ceci dit, il reste que l'écriture est la seule anarchie qui démasque le pouvoir.

Les deux textes suivants sont purement réflexifs et se recouvrent en partie. Yumnā al-ʿĪd (p. 21-52) se demande comment le discours linguistique existant au niveau idéologique devient un discours narratif et comment ce dernier se spécialise au niveau artistique en nouvelle. C'est l'écrivain qui crée le réel de la narration, ce réel semblant advenir sans intermédiaire : ainsi l'homme contemporain reste présent dans le discours culturel. Dans ce contexte, la nouvelle se définit en se basant sur le film linguistique narratif dans un temps monotype, sur la trace de cette narration laissée dans l'univers. L'auteur prend ensuite quatre exemples du Moyen-Orient qui lui permettent d'affirmer que le jeu artistique est l'équation fondamentale du faire de la sincérité, d'où l'éloignement actuel de l'idéologique figé et l'enracinement dans le social vécu. Ce sont des problèmes semblables qu'aborde Ilyās Ḫūrī (p. 53-60). Pour lui, les éléments du renouveau linguistique sont apportés par l'approche poétique et la récupération du patrimoine. Ils permettent de dépasser l'expérience individuelle par le recours au discours de la vie. La nouvelle se présente alors comme un fragment rythmique de ce discours. L'orateur attribue un rôle essentiel aux auteurs du groupe *Galerie 68* (eux-mêmes influencés par le Nouveau Roman français) dans le changement de conception de la nouvelle : le texte prend désormais forme comme sa propre référence. L'important est la structure même de la nouvelle qui écrit ses propres inter-relations, ces relations préférentielles qu'elle construit. Puisque le texte est son propre référent, la nouvelle réécrit le réel dans un mouvement épistémique nouveau, celui du texte en relation dialectique avec l'écrivain caché (alternative du narrateur/public) et l'écrivain réel. Quant à Maḥmūd Tūnsī (p. 87-93), il montre que la relation de l'artiste avec

BCAI 5 (1988) Collectif: Dirāsāt fī l-qiṣṣa al-ʿarabiyya (communications du colloque sur la nouvelle arabe, Meknès, 22-26 mars 1983), recensé par J. Fontaine
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

le sensible ne se fait pas toujours dans le cadre de l'intelligible et rejoint une architecture inconsciente dans la pensée humaine.

C'est l'historique de la nouvelle qui intéresse Hānī al-Rāhib (p. 95-101). Il remarque que la construction classique de la nouvelle réaliste est en contradiction avec la dislocation de la société arabe après 1967. Sa phrase documentaire claire heurte la masse des significations insensées actuelles. Le haut degré de crise nerveuse de cette société a noyé le rythme pacifique de la nouvelle. Le mensonge politique provoque la documentalisation et la fragmentation de la nouvelle. D'où la naissance de la nouvelle éclatée, surgissant de la matrice opprimée, ou de la nouvelle composite, montrant l'événement immergé dans le jeu de la conscience interprétative.

Deux autres contributions s'efforcent de retracer l'historique de la nouvelle au Maroc. Naǧīb al-ʿŪfī (p. 67-85) pense que la nouvelle est un genre littéraire bien adapté à la société arabe disloquée. Pour le Maroc, il distingue trois étapes : années quarante-cinquante : la patrie; années soixante : l'homme; années soixante-dix : le moi. Il définit clairement les points d'impact du changement survenu dans la nouvelle (p. 74). Il propose ainsi une autre classification selon la forme. Quant aux thèmes, ils sont répression, violence, impuissance, vin, sexe, errance, expatriement. Ils manifestent la présence du nouvelliste petit-bourgeois en crise dans son texte. Sa conscience malheureuse le pousse à l'expérimentation en marge de la véritable modernité. Idrīs al-Nāqūrī (p. 229-247) s'attarde à cette dernière tendance qu'il appelle réaliste symboliste. Elle se manifeste par le fantastique que l'auteur analyse à travers quinze nouvelles. Celles-ci emploient le vocabulaire de l'étrange et du merveilleux. L'auteur en démonte les moyens et les fonctions.

Viennent ensuite quelques monographies. Les plus intéressantes concernent Yaḥyā Ḥaqqī (par Ṣabrī Ḥāfiẓ, p. 103-138), Ilyās Ḫūrī (par Ḫālida Saʿīd, p. 139-165) et Yaḥyā al-Ṭāhir ʿAbdallāh (par Sayyid Baḥrāwī, p. 193-227). Le premier n'a publié que quatre recueils en quarante ans. Il montre un respect infini de l'écriture. Il a présenté la base sociale du pays dans tous les milieux, à travers des types humains universels enracinés dans le quartier urbain de Sayyida Zeineb ou son village natal de la Haute Egypte. Son ironie comique met en valeur le rôle en spirale du destin. Le second se situe dans la guerre civile libanaise. Sa nouvelle fait l'histoire de la langue quotidienne face à la langue officielle politique. Ses textes sont impossibles à résumer et cherchent à sortir de la structuration rythmique traditionnelle de la narration. Il n'y a plus d'actant central. Le temps linéaire est déstructuré. Les éléments statiques indicatifs dominent. Tout est provisoire. Le troisième, prématurément disparu, a publié également quatre recueils. Son hermétisme est le reflet d'une réalité incompréhensible, celle de la défaite de 1967; mais il montre aussi l'hésitation des sociétés en croissance aux prises avec la modernité. Tous ses types humains cherchent à se libérer de l'oppression. A la nouvelle-événement succède la nouvelle-tableau. La fin des textes est particulièrement significative : affrontement, puis fuite, puis drame.

Tawfīq Bakkār (p. 167-178) analyse deux textes de Maḥmūd al-Masʿadī et de Ḥasan Naṣr qui montrent la dialectique de l'ancien et du moderne, ainsi que celle de l'illusion et du réel. ʿAbd al-Raḥmān Maǧīd al-Rabīʿī (p. 249-270) trouve plus expédient de présenter lui-même son premier recueil de nouvelles paru en 1966. Il y analyse, à travers ces onze textes, le personnage du héros révolté à travers diverses techniques expérimentales. ʿAbd al-Fattāḥ Kīlītū

BCAI 5 (1988) Collectif: Dirāsāt fī l-qiṣṣa al-ʿarabiyya (communications du colloque sur la nouvelle arabe, Meknès, 22-26 mars 1983), recensé par J. Fontaine
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

(p. 179-192), à partir du livre « Kalila et Dimna », montre la fonction didactique du proverbe : la narration propose une morale qui doit déboucher sur l'action. Et s'il s'intéresse à ce genre de prose, c'est pour retrouver des racines arabes au roman.

L'ensemble de ces contributions forme un tout très cohérent. On y retrouve les constantes de la production actuelle des nouvelles de la totalité du monde arabe. Les problèmes primordiaux de la forme n'ont pas fait oublier leur enracinement dans la crise de la société arabe contemporaine. Sous prétexte de trouver un méta-langage analytique, les auteurs n'ont pas toujours résisté à la tentation de la logomachie : le discours abscons trahirait-il une impuissance de la pensée?

Jean FONTAINE
(I.B.L.A., Tunis)

ʿAbdallāh AL-ĠADDĀMĪ, *al-Ḫaṭīʾa wa l-takfīr : min al-bunyawiyya ilā l-tašrīḥiyya*. Jeddah, al-Nādī al-Ṯaqāfī al-ʿarabī, 1985. 17 × 23,5 cm., 379 p.

Bien que la division en chapitres ne le laisse pas supposer, ce livre comprend deux parties assez distinctes : un exposé théorique (p. 5-148) et une application pratique (p. 148-348).

L'auteur commence par rechercher un modèle d'interprétation d'une œuvre littéraire. Pour ce faire, il reconstitue l'historique de la rhétorique contemporaine, en commençant par les développements de la linguistique au début du XXe siècle. Il manie ainsi, en arabe, les principaux concepts que les dérivés de cette science ont créés dans le but d'expliquer le fait littéraire. Dans la mesure du possible, il préfère employer des expressions empruntées à l'arabe classique en en donnant le sens précis à l'époque et celui qu'il lui affecte désormais. Il définit les domaines de sa poétique : fonder une théorie implicite de la littérature, analyser le style des textes, extraire les codes de référence sur lesquels repose le genre littéraire.

Il n'y a pas lieu de revenir en détail sur ce développement. L'auteur résume correctement l'apport du structuralisme et les principes qui le guident (découvrir les structures internes inconscientes, traiter les éléments en fonction de leurs relations, centrer son attention sur les systèmes). Pour la sémiologie, il fournit des équivalents aux branches de Pierce : symbole (*rumūz*), indice (*ʿalāmāt*), icône (*išārāt*). Si Barthes et Derrida donnent les bases de la critique déconstructive, l'auteur les interprète en fonction de trois auteurs américains :

— Culler Jonathan : *On deconstruction*, Cornell University Press, Ithaca, New York, 1982.
— De Man P. : *Blindness and insight*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1983.
— Leitch V.B. : *Deconstructive criticism*, Columbia University Press, New York, 1983.

Il montre ainsi que le but de cette critique est de rechercher « la trace » (valeur esthétique que poursuivent les textes littéraires) dans, à travers et avec l'écriture (état d'accès à la langue de la différence, explosion du silence). Le lecteur précède l'écriture dans l'esprit de l'écrivain et l'intertextualité (rendue parfois par *tikrāriyya*) intervient pour justifier le contexte qui change

BCAI 5 (1988) Collectif: Dirāsāt fī l-qiṣṣa al-ʿarabiyya (communications du colloque sur la nouvelle arabe, Meknès, 22-26 mars 1983), recensé par J. Fontaine
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net